

## Compiègne dans la Première Renaissance

---

Compiègne fut d'abord un domaine impérial qui vint tout naturellement, après les invasions, aux mains des rois francs. Chrétiens, ces princes y entretiennent une chapelle domaniale, selon l'usage du temps, puisque les grandes propriétés sont le centre de la vie sociale en un temps où les paroisses villageoises commencent à peine à naître, surtout dans ces régions du Nord, loin des sources méditerranéennes de l'esprit et de la foi.

Mais une chapelle n'est encore qu'un faible germe intellectuel. Devant la force du despotisme guerrier, le peuple, cherchant la protection puissante d'un riche propriétaire, désignait comme évêque un de ces personnages plutôt qu'un pieux érudit. C'est à ce type d'hommes influents qu'appartient Eligius (saint Eloi), futur évêque de Noyon et créateur de l'atelier monétaire compiégnois au milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

Au VIII<sup>e</sup> siècle, les nouveaux maîtres de l'Etat franc, les maires du Palais austrasien, sortent l'Eglise de sa décadence avec l'aide surtout de saint Boniface. L'esprit de l'Eglise, c'est-à-dire alors la pensée tout court, se ranime dans les conciles comme celui de Compiègne en 757.

Quand Charlemagne, le futur empereur, développe ce mouvement en appelant d'autres étrangers comme le savant anglais Alcuin, c'est pendant des séjours comme celui de Compiègne au printemps de 779, qu'il médite son plan de restauration intellectuelle et morale pour le salut des sujets dont, chef chrétien, il a la garde et la responsabilité, et pour une meilleure administration.

Voilà le sens de la fête du 28 janvier pour les collégiens compiégnois.

Cette œuvre scolaire carolingienne ne s'adresse qu'à une petite élite. Quand Notker, le moine de Saint-Gall, nous raconte l'anecdote fameuse de l'Empereur invitant les enfants riches à travailler comme les pauvres, il faut se rappeler qu'à une époque où la force et la guerre manifestaient la puissance et procuraient l'estime, l'activité intellectuelle était méprisée et laissée à la

classe servile. Si Charles y a mêlé quelques riches, c'est dans l'intérêt bien entendu d'une haute administration qu'il veut capable.

Si Compiègne est un des lieux de la conception des réformes de Charlemagne dans l'ordre intellectuel, c'est aussi celui de quelques manifestations notoires de cette première renaissance. En particulier, le Palais Impérial de Compiègne a vu, en 827, le point de départ de l'événement le plus original de cette Renaissance : la résurrection des études grecques en Occident.

Cette année-là, les signes multiples des nouvelles menaces d'invasion sur l'Europe provoquent une prise de contact de l'Empereur de Constantinople, Michel II, et de celui d'Occident, Louis le Pieux, c'est l'attaque des Arabes du Maghreb sur la Sicile, celle des Khans bulgares du Moyen Danube vers l'Adriatique ; il faut, devant ces menaces communes, confronter encore les problèmes qui divisent surtout la grande question religieuse, la querelle des images. A cette occasion, une ambassade byzantine arrive à Compiègne, où réside la Cour ; elle est munie, selon l'usage oriental, de cadeaux extraordinaires, par souci diplomatique d'éblouir les rudes « Barbares », de leur faire sentir leur dépendance économique, technique et intellectuelle, pour maintenir par ce prestige la force politique ; l'ambassade est reçue là où se tenaient aussi les Conciles, où se tient aujourd'hui le marché.

Ainsi, il y avait quatre-vingts ans, en 757, des envoyés de la Nouvelle Rome avaient amené à Compiègne le premier orgue vu en Occident. En 827, ce sont des manuscrits grecs. On ne connaissait guère chez les Francs, la langue de ces textes ; on veut pourtant s'émanciper de la tutelle culturelle d'un Empire en dispute périodique avec les Papes de Rome. Déjà, en 758, un manuscrit du pseudo Denys avait été remis à Pépin le Bref. Mais cette fois, l'affaire a une suite plus active.

C'est l'abbé de Saint-Denis, Hilduin, qui a fait demander ce manuscrit, il veut identifier Denys, l'Aréopagite, l'Athénien patron de son abbaye, l'exemplaire qui lui est remis à Compiègne existe toujours ; c'est le n° 437 de la Bibliothèque Nationale, un in-quarto de deux cent seize feuillets. Mais cet essai fut d'abord malheureux : la traduction faite en latin, mot à mot, par des moines grecs à Rome appelés pour cela à Saint-Denis, n'avait pas grand sens.

Voici que quelques années plus tard, règne Charles-le-Chauve, petit-fils de Charlemagne, et qu'on a pris la peine d'instruire. C'est un mécène ; à sa Cour, l'activité de l'esprit reprend un dernier éclat. Sans entrer dans trop de conjectures, on peut

affirmer que la plupart des bons esprits du temps, maintenant indigènes et non plus étrangers, se sont rencontrés à Compiègne, séjour devenu si favori qu'on lui a donné le nom grec de Caropolis comme en l'honneur d'un fondateur. C'est à ce règne surtout que s'applique cette description d'un livre récent, encore que les guerres dynastiques et les invasions restreignent le rayon d'action de la Cour, là où l'action politique du Roi est à peu près efficace, c'est-à-dire jusque vers la Meuse, la Loire moyenne et la Mayenne.

Voici comment ce livre décrit le rôle scolaire du Palais :  
« Quoi qu'on répète, il n'y a jamais eu... (au Palais) ...une école où de jeunes écoliers venaient apprendre les rudiments du savoir. La croyance à l'« Ecole du Palais » ne repose que sur l'assertion des « Gesta Caroli Magni » composés en 884, par Notker-le-Bègue, abbé de Saint-Gall, écrit bourré d'inexactitudes... et de légendes sans nul fondement populaire, quoi qu'on eût dit. Il s'agit, pour l'auteur, d'influencer l'empereur Charles le Gros par des récits sur son arrière-grand-père... »

« ...Le Roi n'admettait à la Cour dans son entourage que les adolescents déjà formés ailleurs. A eux, s'ils le voulaient bien ou s'ils en étaient capables, le soin de se perfectionner par des lectures, des entretiens avec les savants lettrés qui y résidaient. L'Ecole, c'est l'académie du Palais. Le maître réunit, quand il en a le loisir, un certain nombre de lettrés de la Cour, et s'entretient avec eux de toutes choses. L'Académie tient lieu de jeu de société... »

Ambitieux du prestige impérial, Charles-le-Chauve revêt les vêtements et les bottines pourpres, des basiléïs byzantins ; au milieu des pires difficultés militaires et sociales, il a donné son amitié à l'Irlandais Jean-Jean Scot-Erigène, dit traditionnellement l'historiographe — qui sait le grec. Celui-ci apparaît à la Cour de 845 à 870 environ ; il a donc fréquenté Compiègne comme les autres savants. Peu chanceux dans les disputes théologiques qui lui sont peu familières et qui l'ont un moment, absorbé, comme malgré lui, il se donne, en 860-862, à la traduction du fameux manuscrit de 827 ; il est mieux là dans son élément. Son travail, dédié à Charles-le-Chauve, est un gros progrès bien qu'encore très littéral. Il en sort, en 866, son œuvre philosophique, dont l'influence persistera jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Il ne cache pas d'ailleurs un certain mépris de l'ignorance de ses contemporains ; il est le plus en vue des savants de la Cour, le seul cerveau vraiment original depuis longtemps.

Le même manuscrit est le point de départ de l'idée de la fondation de l'église de Gaule par les apôtres eux-mêmes, d'où

beaucoup de nos pieuses légendes sont venues, à l'imitation de celle de saint Denis, fait disciple immédiat de saint Paul.

Dès 859, des Normands descendent du Nord vers Noyon, c'est sous cette menace permanente que s'achève le règne et pourtant Compiègne lui doit encore beaucoup pour la Renaissance de l'esprit, Charles-le-Chauve, y fonde en 876 une abbaye Notre-Dame de Compiègne, dont les débuts sont confiés au grand archevêque de Reims, Hincmar, ancien moine de Saint-Denis, qui a donc lui aussi eu contact avec l'hellénisme ; c'est un des plus féconds esprits de ce temps, un des plus utilement actifs aussi, en dépit des sacrifices qu'il fait comme tout son temps aux subtilités livresques. Trop absorbé ailleurs il est vrai, il ne réside guère sur sa mense abbatiale et sa carrière a trop d'ampleur, trop d'importance nationale pour qu'on puisse autre chose que l'évoquer ici, où nous voulons rester dans le cadre des études à Compiègne. Et cet homme meurt sur la route, en sauvant de la menace normande, sur Reims, les reliques de saint Rémi ; Charles-le-Chauve lui-même est mort passant les Alpes prêt à repartir contre les Sarrasins.

Peu après, en hiver 890, Compiègne voit passer les pirates normands de la Seine qui vont s'établir à Noyon ; dans celui de 896-97, c'est à Choisy-au-Bac, position stratégique de confluent que, venus d'Angleterre par la Seine, ils élisent domicile. Ils sont fixés par traité en « Normandie » depuis 911 ; mais ils ont encore quelques sursauts avant de se stabiliser. Et c'est ainsi qu'ils brûlent, en 916, l'abbaye Notre-Dame, que Charles-le-Simple doit restaurer sous le nouveau vocable de Saint-Corneille.

La vie intellectuelle de Compiègne, dans cette « Première Renaissance », a été comme le reflet de son rôle politique. Le domaine princier et l'abbaye formaient d'ailleurs en fait presque tout Compiègne, qui ne commence qu'alors à grandir autour de ce noyau. L'agglomération principale était alors le Port de Venette. Il en sera ainsi au long du passé, comme pour bien d'autres choses dans cette ville de Compiègne, les princes, quand ils y séjournent, y polarisent l'essentiel des activités nationales. Or, il se trouve que ce lieu a vu les premières lueurs de l'intérêt de l'Occident pour l'Hellénisme parmi les autres études, surtout au cours du règne très compiégnois de Charles-le-Chauve. Sans doute Scot-Erigène qui ranime pour quatre siècles la philosophie, de son influence, est isolé, et les Normands anéantissent une bonne part de ce grand effort.

Pour avoir en partie échoué au milieu de difficultés matérielles et d'une inexpérience lourde, l'effort des temps carolingiens

n'en est pas moins méritoire. Compiègne, un moment vraie capitale de l'Occident, y a eu une assez belle part pour qu'on la sorte de l'ombre.

Pierre HENRION,  
*Professeur*  
*au Lycée de Compiègne.*

